

L'Évangile de Philippe révélé par le Temps

extrait



Hokusai, *Moissonneurs au travail*

Olivier-Pierre Thébault

« Je sais que mon anéantissement sera complet. »

Lautréamont, *Les chants de Maldoror*

« Je ne connais pas d'autre grâce que celle d'être né. Un esprit impartial la trouve complète. »

Isidore Ducasse, *Poésies II*

« Fatherhood, in the sense of conscious begetting, is unknown to man. It is a mystical estate, an apostolic succession, from only begetter to only begotten. »

James Joyce, *Ulysses*

Qu'ait paru récemment un volume de la Pléiade consacré aux gnostiques est une bonne nouvelle. Cette louable initiative permet enfin que les textes de Nag Hammadi, joyaux qui ne dorment plus ensevelis dans les ténèbres et l'oubli, soient à la portée du regard passionné de tout un chacun. Ainsi, ne sont-ils plus condamnés à rester claquemurés dans des volumes ou des bibliothèques difficilement accessibles¹, destinés aux seuls spécialistes autorisés, fronts sourcilleux donnant bien souvent l'impression de vouloir garder sciemment en otage la divine parole gnostique, privant

¹ Hormis pour quelques-uns de ces textes qui ont eu droit à des éditions courantes comme *L'Évangile selon Thomas*.

par là ceux qui savent lire de son incandescente liberté. Mais si nous saluons cette parution émérite, c'est immédiatement pour relever l'incompétence spectaculaire de ceux qui ont eu pour charge de confectionner ce volume. Car comment rassembler, annoter et introduire tant de textes gnostiques sans mentionner, ne serait-ce qu'une seule fois, le socle véridique de leur très grande majorité, à savoir la pensée juive² ? Cela laisse songeur, mais nous n'allons pas pour autant nous lancer dans une diatribe sardonique ou une philippique acide contre ces spécialistes farcis ou pétris d'idéologies. En effet, nous avons bien mieux à faire : réparer ce mal qui aura consisté à maintenir volontairement séparés ces textes lumineux de la pensée juive qui non seulement les irrigue et les fortifie, mais qui, plus encore, les a conçus et sans laquelle ils ne peuvent être compris. Pour commencer ce travail titanesque, nous retrouverons ici l'esprit de *L'Évangile selon Philippe* – j'ai bien dit l'esprit, et non pas seulement la lettre, de ses impeccables rédacteurs pneumatiques. Restituant ainsi, avec force et contre l'emprise du vide universel, ce texte à son hébreu natif, ou plutôt à sa vie kabbalistique intensive et poétique, nous entreprendrons de ramener la supposée « gnose » vers son immarcescible fondement hébraïque, la *da'ath* ou science des écritures juives.

Mais voyons les choses de plus près. Au sujet de la langue primitive de ce texte dont ne nous est parvenue qu'une version copte, les spécialistes se divisent en deux partis : il y a les partisans du grec, et ceux du syriaque. La seconde hypothèse, pourtant déjà plus vraisemblable que la première, semble largement ignorée par les universitaires français, qui se montrent pour l'occasion particulièrement dénués de sens critique, de recul, d'intelligence ; en revanche, elle paraît gagner de plus en plus de suffrages parmi les spécialistes anglo-saxons. Mais ces spécialistes, tous horizons confondus, sont bien entendu unanimes, main dans la main, pour rejeter l'hébreu...

² Ainsi de l'introduction du volume, fort longue, analytique, minutieuse, mais terriblement atterrante, impuissante, ennuyeuse. Pensez, pas la moindre mention de la pensée juive (alors que Platon, Plotin et les Pères de l'Église sont cités à qui mieux mieux) ! J'y ai même décelé une partisane et insane pudibonderie à l'égard de la langue primordiale du biblique. Ainsi, lorsque l'un des auteurs en vient à devoir *a priori* prononcer les mots « hébreu » ou « langue hébraïque », il a tout simplement préféré omettre le mot (donc la chose) apparemment si gênant, si dérangeant. En effet, quand, à la page XXXIX, on lit « de la Mère (Barbélo, dont le nom signifie " Dieu en quatre ") », il ne nous est même pas dit en quelle langue ! Or, comment le lecteur est-il censé savoir que cela n'est vrai qu'en hébreu (et en araméen) où Barbélo peut se lire comme *be'arba' Eloha*, « en quatre le Dieu », d'après Leisegang, ou *Bara-b-Eloha*, « le Fils est en Dieu », d'après René Pierre Boullu, dans *La théurgie de l'Autre* (dernière explication qui a le mérite de clarifier ce pourquoi les textes aiment y lire Seth ou le Messie...) ? Pourquoi une telle omission, par elle-même aisément interrogeable, de la langue sacrée ? Quel meurtre du père, psychanalytiquement parlant, cela cache-t-il ? Et une même frileuse ignorance règne ainsi tout au long de l'introduction, comme de la quasi-totalité des notules et commentaires. Pour ces spécialistes ès gnose (de quelle gnose ?), tout doit nécessairement se passer comme si l'hébreu et la pensée juive n'avaient jamais existé pour nos gnostiques...

Le rejeter ? Je donne ici dans l'euphémisme, car le préjugé courant, aussi inepte que tenace, si l'on creuse un peu, consiste plutôt à le méconnaître, le calomnier, l'enfourir, voire l'assassiner silencieusement sous l'auréole dorée d'une pompeuse autorité officielle, reconnue et recommandée. Ne serait-il pas temps de faire un bond hors du rang de cette unanime inimitié à l'égard de la langue sacrée et de restituer à sa pensée – c'est-à-dire à sa glorieuse kabbale – ce texte dont la parole supprime tout enfermement ?

Constatons déjà que si cet évangile a bien un original grec, l'on comprend mal la sorte d'énigme qui y est clairement posée au § 39³ : « Une chose est Echamoth [ĤWKMTh'⁴, *ekamot*, mot araméen translittéré en copte, non traduit] et une autre chose est Echmoth [ĤKMTh'⁵, *ekmot*, *idem*]. Echamoth est la Sagesse simple⁶. Echmoth en revanche est la Sagesse de la mort, c'est-à-dire celle { } qui connaît⁷ la mort, qu'on appelle la petite Sagesse. » (Je souligne.) En effet, il semble bien difficile d'expliquer cette parole sans le recours aux deux langues qui, seules, rendent intelligibles les jeux de mots sous-jacents, livrant la clé de l'énigme, à savoir l'hébreu et l'araméen. Ainsi, c'est en cette dernière langue que *Echmoth* (ou *Echamoth*), Ĥ(W)KMTh'⁸, signifie la Sagesse. De plus, le texte nous dit que cette *Echmoth* (ou *Echamoth*), en tant que « petite Sagesse », est « la Sagesse de la mort », précisant qu'elle « connaît la mort », comme je l'ai souligné. Or, si *Echmoth* (ou *Echamoth*) est bien un terme araméen, il se trouve que c'est en hébreu, et en hébreu seulement, que

³ Pour la numérotation des paragraphes et la traduction, je suivrai l'édition de la Pléiade. L'écart souvent criant entre le littéral copte et cette traduction m'obligera toutefois à l'amender à plusieurs reprises, lorsque celle-ci chute bien trop pesamment et brutalement dans l'ornière du contresens complet.

⁴ Dans le présent texte, je serai nécessairement amené à translittérer des termes hébreux. Pour ce faire, j'adopte donc, pour les vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque (ou araméen), les translittérations suivantes : aleph ' ; beth B (b) ; guimel G (g) ; dalet D (d) ; hé H (h) ; waw W (w) ; zain Z (z) ; ĥeth Ĥ (ĥ) ; teth T (t) ; yod Y (y) ; kaph K (k) ; lamed L (l) ; mem M (m) ; noûn N (n) ; samek S (s) ; 'aïn ' ; phé P (p) ; tsadé Sd (ts) ; qoph Q (q) ; rêsh R (r) ; shin Sh (sh) ; thaw Th (th). Je préviens d'emblée mon lecteur afin qu'il n'en soit pas trop violemment désarçonné : je ferai au fil de ces pages un usage non négligeable des procédés de calcul portant sur les valeurs numériques des lettres hébraïques, procédés qui sont communément appelés du nom de « gématrie ». Ainsi, en hébreu, les lettres sont immédiatement des nombres – et ceux-ci sont notés à l'aide de lettres. Les mots et expressions hébraïques issus de la littérature sacrée possèdent leurs valeurs numériques résultant de la somme (ou parfois du produit, etc.) de celles de leurs lettres constitutives. La langue du dieu écrivain en joue, rapprochant tel mot ou assemblage de vocables de tel autre, etc., et ce, non par divertissement ou frivole amusement, mais avec le plus grand sérieux, dans le but de « faire lever le sens ». La gématrie dite classique attribue les valeurs des unités, de 1 à 9, aux neuf premières lettres, puis celles des dizaines, de 10 à 90, aux neuf suivantes, et des centaines, de 100 à 400, pour les quatre dernières ; enfin, étant donné que cinq de ces lettres, le kaph, le mem, le noûn, le phé et le tsadé, outre leur graphie ordinaire, sont également pourvues d'une graphie dite finale lorsqu'elles se trouvent à la fin d'un mot, ce procédé leur attribue alors, quand elles occupent cette position, les valeurs restantes des centaines, de 500 à 900. Pour la gématrie par rangs, comme son nom l'indique, elle donne aux lettres les valeurs numériques correspondant à leurs rangs ou places dans l'alphabet, 1 pour l'aleph, 2 pour le beth, etc., jusqu'à 22 pour le thaw. J'emprunte les notations GR et GC, pour gématrie par rangs et gématrie classique, au *Portrait d'Israël en jeune fille* de Sandrick Le Maguer. Je renvoie à son livre, ainsi qu'à *L'invention de Jésus* de Bernard Dubourg, pour une explication détaillée, savante et savoureuse, de ces procédés.

⁵ Le texte jouerait ici sciemment sur deux graphies et prononciations différentes de la Sagesse en araméen – ou syriaque –, pour désigner deux facettes opposées de celle-ci. Le traducteur a peut-être voulu rendre cette différence en introduisant un a « privatif » devant moth (hébreu mort) dans Echamoth, distinguant ainsi celle-ci d'Echmoth, la première ignorant la mort (puisqu'elle est la Sagesse de Genèse 1, 1, éternelle), tandis que la seconde la connaît (puisqu'elle est « du monde »). Il y aurait ainsi un jeu subtil se poursuivant à travers plusieurs langues...

⁶ ou parfaite, copte *aplos*, grec *aplôs*, hébreu ThMH, *thâmah*.

⁷ Le verbe copte est bien *sooun*, racine de Sophia, la Sagesse en grec ou en copte (*sophia*), comme ĤKM est la racine de ĤKMH en hébreu.

⁸ Cette parenthèse signifie qu'il y a deux écritures possibles de ce mot araméen, avec ou sans le waw (W).

ĤKMH, *hōkmâh*, ĤKM, *hâkam*, et MWTh, *môth*, signifient respectivement « la Sagesse », « être sage, connaître » et « la mort ». La « Sagesse de la mort » repose par conséquent sur un jeu de mots que redouble l'expression « connaître la mort », et qui n'est autre qu'une condensation⁹ de ĤKM (ou ĤKMH) et de MWTh, cette condensation formant le mot Ĥ(W)KMTh', la Sagesse en araméen. Ainsi, pour ces gnostiques, les deux Sagesse dont il est ici question réverbèrent la dualité propre à la Sagesse juive, sur laquelle nous reviendrons, entre la Sagesse du dedans, antérieure à la Création, ici *Echamoth*, et la Sagesse perdue¹⁰, celle du dehors, mêlée à la confusion de ce monde et qui connaît la mort au sens aussi où elle est mortelle, celle que le texte semble prononcer *Echmoth*.

Je puis encore ajouter cet autre exemple, pour bien enfoncer le clou : « (53) L'eucharistie est Jésus car on l'appelle en syriaque “ Pharisatha ”, c'est-à-dire “ l'étendu ”. » Ne s'agit-il pas à l'évidence d'une interpolation¹¹ du traducteur, car ce passage ne devient intelligible qu'en indiquant que lors de l'eucharistie il s'agit de briser le pain (racine PRS ou PRSh), tandis que celle-ci est de cette même racine PRS (voulant dire rendre grâce, distribuer), celle de Pharisatha, « l'étendu », mais aussi ce qui est divisé, multiplié, distribué. Ce texte joue donc sciemment, et savamment, sur l'araméen, mais surtout sur l'hébreu. A-t-il été écrit en grec ou dans le seul syriaque ? Les jeux de mots ne faisant sens qu'en recourant à l'hébreu que nous avons décelés dans la trame savante de cet écrit gnostique permettent non seulement d'en douter, mais nous invitent en outre à emprunter un autre chemin de pensée, la voie, ô combien plus audacieuse et salutaire, de la vie et de la vérité, visant à réfléchir les

⁹ Ici, la dernière lettre de ĤKM(H) est aussi la première de MWTh, ce redoublement autorise la condensation des deux mots. C'est une pratique courante de l'ésotérisme hébreu. J'ajoute que l'autre Sagesse, « la Sagesse simple » est riche elle aussi d'un jeu de mots faisant écho à celui-ci, entre ĤKMH et ThMH, *thâmah*, anagramme exacte, et *inverse* (comme les deux Sagesse sont l'envers l'une de l'autre) de HM(W)Th, la mort ou le mort... Dois-je préciser que dans l'édition de la Pléiade vous ne trouverez pas la moindre note explicative sur tout ce § 39 ?

¹⁰ Le retour ou la *théshoïvah* de celle-ci est la grande affaire de la gnose valentinienne, car celle qui s'égare ainsi est encore la Sagesse !

¹¹ Cette interpolation ou glose est le fait du traducteur de ce texte (chose fréquente dans le Nouveau Testament ou dans la Septante par exemple). Bernard Dubourg explique excellemment, dans le glossaire de *L'hébreu du Nouveau Testament*, ce qu'il faut entendre par là : « **glose** : note censée, en regard d'un texte, en éclairer tel ou tel terme ou passage difficile ou obscur. Du fait des copistes, tous les textes antiques, manuscrits, ont fini par absorber diverses gloses initialement marginales. Le Nouveau Testament n'échappe pas à cette règle : par exemple, toutes les remarques y concernant les usages juifs et les expliquant, sont des gloses, gloses qui ne figuraient évidemment pas dans la version primitive-hébraïque destinée à des lecteurs juifs-hébreux. Les traducteurs antiques des Évangiles, en faisant passer ceux-ci du sémite au grec, ont été obligés de gratifier leurs lecteurs grecs et, dès lors, supposés ignorer les pratiques et les idées juives, de toutes sortes de remarques documentaires concernant ces pratiques et ces idées (ainsi que le sens de divers termes hébreux ou araméens). Par la suite, les copistes des manuscrits grecs du Nouveau Testament ont intégré dans le corps même du texte ces gloses d'abord, en effet, marginales. Incapables de discerner ce processus (pourtant simple), les exégètes modernes, grecistes en diable, croient que les passages en question ont été rédigés par les évangélistes primitifs ! »

propos pesés de cet évangile avec la tradition ésotérique juive, montrant par là, et de façon, je le crois, assez lumineuse, que celui-là est inséparable de celle-ci.

Si le nom de Philippe n'apparaît qu'une seule fois dans l'évangile qui porte son nom – au § 91 où il est question de « l'apôtre Philippe », celui qui, dans *L'Évangile selon Jean*, demande au Christ « Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit », le Fils lui répondant alors, de façon fulgurante : « Comment ? Tu me vois, et tu ne vois pas le Père ? » –, rien ne m'empêche pourtant d'observer de plus près ce nom en hébreu. Je constate alors que c'est un terme translittéré du grec : PYLPY, *pilpi*, ou PYLYPY, *pilipi*, ou PLYPH, *plipâh*, ou encore PYLP', *plipâ'*. Il s'avère très proche des racines PLL, *pâlal*, séparer, diviser, arbitrer, prier, qui est également *plal*, arguer, débattre, ou PLPL, *pilpêl* – racine du pimenté *pilpoûl* –, chercher, raisonner, donner des arguments, mais aussi *palpêl*, entourer, rouler ou encore couvrir, ce qui évoque tant le dévoilement du secret que son voilement. Les calembours, exploités par les différents textes midrashiques où il intervient, sont innombrables. Citons encore celui avec Paul, grec *paulos*, pour cette raison l'un de ses compagnons de prédilection, avec *Pallas*, désignation grecque d'Athènes présente dans les *Actes de Philippe*, avec le miracle, *pele'*, avec le philosophe, PYLWSWPWS, *pilôsôphôs* (dans ses *Actes*, il joute allègrement avec des philosophes...), etc. Sur ces jeux de mots – et bien d'autres –, on consultera à bon escient le travail très fouillé et foisonnant de Maurice Mergui¹².

Soulignons, avant de l'étudier plus en profondeur, que cet évangile est puissamment « inactuel », tant par son ton tranchant que par sa langue, ce qui ne l'empêche pas, bien au contraire, d'être aussi d'une « actualité » foudroyante (ce monde – la société spectaculaire planétaire – n'est-il pas, vu sous un certain angle, un mangeur de cadavres et lui-même un cadavre ?). On ne saurait trop en conseiller la lecture à qui veut nager à contre-courant du sens commun et de l'insuffisance représentative de la langue lacunaire, vide et stéréotypée qu'emploient couramment ses serviles cerbères. Il présente de plus l'avantage de nous permettre de jeter quelques lumières sur ce continent gnostique à tort réputé obscur, et d'en finir avec

¹² En particulier ses trois livres *Un étranger sur le toit*, *Comprendre les origines du christianisme*, *Paul à Patras*, ainsi que ses traductions du corpus midrashique.

une sorte de *Da-Vinci-code-mania*, de manière qu'a le Spectacle de se représenter illusoirement à grand renfort de techniques multiples ce qui se condense de savoir-vivre – dont l'épicentre est bien entendu le Verbe – dans ces trésors textuels de la gnose juive ressurgis à Nag Hammadi. Plus prosaïquement, en mettant à nu les arcanes d'un tel texte, nous rendrons à sa vie propre et à sa lumière le lien essentiel entre le Christ et Marie Madeleine, et trancherons une bonne fois ce cordon accrochant stérilement les foules hypnotisées à cette matrice des délires et fantasmes qui entourent le phénomène Marie Madeleine et sa supposée descendance, sujet digne des développements romanesques ou cinématographiques les plus fades, et que le *nec plus ultrà* de l'intelligence – j'ai nommé le goût –, impérieux et résolu tel l'un des vingt-quatre Anciens siégeant sur leurs trônes dans l'*Apocalypse de Jean* au Jour du Jugement, avec l'électricité foudroyante de la parole et du rire, fatidiquement, ne peut que condamner. Enfin, cet écrit gnostique m'est d'autant plus cher qu'il montre la peur panique qu'engendre la puissance de la parole messianique parmi tous ceux qui n'aiment pas assez la liberté pour l'assumer. Ainsi cet évangile magnifique énonce-t-il : « (49) Si tu dis : “ Je suis juif ”, personne ne sera ému ; si tu dis : “ Je suis un Romain ”, personne ne sera dérangé ; si tu dis : “ Je suis un Grec, un barbare, un esclave, un [homme] libre ”, personne ne tremblera. Si tu dis : “ Je suis chrétien [entendez messianiste...] ”, tout le monde tremblera. » En effet, les auteurs de ce texte le soulignent avec la force même qui les vivifie : ils sont de véritables apocalypses portatives dévoilant la *messianité* du Temps, la laissant souffler à même ce monde, ce qui ne manque pas d'en anéantir la fausseté, de relever les Déluges et de tout renouveler.

Messianité :

Puisque je viens d'en évoquer le thème, j'en profite pour clarifier une parole de cet évangile qui traite de cette question ; et, comme on va le voir, ce n'est que par le recours à l'hypothèse d'un original hébreu que je pourrai clarifier cette parole. Ainsi, au §95 de ce texte splendide et méconnu, je trouve cette perle de la plus belle eau : « Le chrême est supérieur au baptême, car nous nous appelons “ chrétiens ” à cause du chrême, et non à cause du baptême. Et c'est à cause du chrême qu'on a donné son nom au Christ. Car le Père oignit le Fils, le Fils oignit les apôtres, et les apôtres nous oignirent. Celui qui a reçu le chrême possède toute chose ; il possède la résurrection, la lumière, la croix¹³. » Si vous parlez ici de chrême, d'oindre et de Christ, comme le fait cette traduction admise des Universités, vous ne risquez pas de comprendre vraiment cette parole hébraïquement fondée – comme des milliers et des milliers d'autres – sur un calembour : ici entre MShH, *mâshâ*, oindre, consacrer, MShH, *mishhâh*, onction, portion, chrême, et MShYH, *mâshiâh*, l'oint, le Messie. Voilà un calembour qui, contrairement à celui de Pierre en tant qu'il est cette pierre sur laquelle l'Eglise se fonde, passe très difficilement à travers les langues. En effet, il ne s'entend vraiment que dans sa langue originelle et fondamentale, l'hébreu.

Courant sapiential :

L'Évangile selon Philippe ne relève pas d'une gnose extérieure à l'hébreu comme le prouve à la suite des *Sagesse* de Salomon ou de Ben Sirah sa vénération pour la Sagesse :

« (35) Les apôtres dirent aux disciples : “ Puisse notre offrande entière obtenir du sel ”. Ils appelaient la Sagesse (HKMH, *hokmâh*) sel (HMLH, *hamâlah*). Sans elle,

¹³ La croix correspond à l'hébreu 'Sd, 'êts, bois, arbre. C'est certes l'arbre où Jésus est suspendu ou crucifié, mais c'est ici avant tout, pour les auteurs de cet évangile gnostique, l'arbre de la science, même mot 'êts. Il rayonne au centre du jardin d'Eden dès le chapitre deux de la *Genèse*. D'où son rapprochement avec des notions si chargées d'affirmation infinie : la résurrection, la lumière (celle de l'Un et des parfaits qui en jouissent).

nulle offrande¹⁴ ne saurait être acceptée. (36) Et la Sagesse est “ stérile sans enfant¹⁵ ”. C’est pourquoi ils l’appellent “ sel (*mâlah*, MLĤ) ”. L’Esprit sanctifie la mère de la vérité¹⁶ [.....], et ses enfants¹⁷ sont nombreux. »

Le sel HMLĤ, *hamalâh*, fait ici calembour, par trois de ses lettres, avec *hōkmâh*, ĤKMH, la Sagesse. Amples et féconds jeux d’échos que l’on chercherait en vain en copte ou en grec, n’est-ce pas ?

Le sel, c’est aussi le goût (T’M, *ta’am*), ce qui le donne, ce qui le relève. Le lien subtil entre le goût de la parole (c’est-à-dire la Sagesse) et le sel est exprimé en Job 6,6 : « Mange-t-on le pain (LĤM, *lehem*) sans sel [MĤL, *mâlah*, anagramme du pain] ? Et trouve-t-on du goût (T’M) aux paroles vaines ? »

Ici, le sel est signe de sagesse, comme le pain l’est de la parole, et la parole n’a de goût, de sel, que comme parole de la Sagesse. Nous le remarquons, non sans souligner toute l’ambiguïté afférente à l’amphibologie du mot *mâlah*, sel, puisqu’il est également signe de jugement et de stérilité (cf. la femme de Lot changée en statue de sel en *Genèse* 19). Cette ambivalence prolifique expliquerait la finesse du commentaire de Rachi – et déjà de *Genèse Rabbah* 50, 4, passage à partir duquel celui-ci élabore son commentaire revigorant – à propos de la colonne de sel (NSdYB MLĤ, *netsiv melah*¹⁸) que devient la femme de Lot en *Genèse* 19, 26 : « *Et elle se changea en statut de sel* : Elle pécha par le sel, par le sel elle fut châtiée. Lot lui dit : “ Donne un peu de sel [*me‘at mâlah*] à ces hôtes¹⁹ ” Sa femme répliqua : “ Quoi, cette mauvaise coutume aussi tu veux l’introduire ici ! ” » Parce qu’elle refusa de donner un peu de sel (entendez : la Sagesse !), elle fut changée en statut de sel (l’effet

¹⁴ L’offrande en question serait en hébreu ThRWMH, *théroûmah*, anagramme exacte de MThWRH, *methôrah*, « par la Thora ». C’est l’aliment ordinaire des *cohanim*, « officiants », ici de ces nazoréens – observants-conservateurs – au service du dieu vivant, suivant leur grand-prêtre Iêshou‘a jusque dans « le saint des saints ».

¹⁵ ‘QRH ’YN LH WLD, ‘*aqârâh êyn lâh vâlâd*, comme Sarah, cette formule « stérile sans enfant » étant un calque immédiat et laconique de *Genèse* 11, 30. Si vous êtes familier des techniques de calcul géométrique, vous pourrez constater avec moi que la GR de cette formule biblique est de 124, sa GC de 511 et la somme des deux (procédé courant) de 635 qui n’est autre que l’élévation de *HaShem*, du Nom, puisque la somme des carrés des GC des lettres constitutives de HShM vaut : $5^2+21^2+13^2=635$, réseau géométrique essentiel. La Sagesse, celle qui est « stérile sans enfant », est ainsi en même temps l’élévation du Nom, autrement dit le Nom vivant-ressuscité, en hébreu ShM ĤY, *shem hây*, dont l’anagramme exacte n’est autre que MShYĤ, *mâshiha*, le Messie, son futur rejeton, la Délivrance !

¹⁶ Ici, l’édition de la Pléiade, parmi nombre d’autres bévues, mange mystérieusement cette portion de la phrase (évidemment rétablie dans ma citation...) où se laisse pourtant lire un fort beau calembour entre mère, ‘*em*, ‘M, et vérité, ‘*emeth*, ‘MTh, mère étant ici un synonyme de l’Assemblée d’Israël (i.e. pas à entendre au sens du *yetsér hara’...*).

¹⁷ Ces enfants de la Sagesse (de la mère de vérité) sont des messianistes gnostiques des plus actifs, pas au sens de l’agir aristotélicien (de l’*energeia* traduite, entre autres, par le latin *actio*), mais à celui d’un non agir essentiel du Verbe, bien plus taoïste dans ses fibres qu’il n’y paraîtrait du dehors, d’autant plus agissant qu’il ne perd pas son temps à « extravaguer du corps », comme dirait Mallarmé.

¹⁸ La statue en question est de la racine NSdB (niphâl de YSdB), *nîsâv*, « se dresser, s’ériger, se tenir debout, être durable ». Ainsi s’entend mieux que la statue de sel désigne une idole, ce qui est érigé dans le but d’un culte (l’idolâtrie étant ce qu’ostracisent avec force précisions la loi mosaïque et ses déploiements talmudiques).

¹⁹ Ce sont les anges cachés chez Lot juste avant son départ.

inverse). Si un peu de sel relève le goût ou conserve les aliments, une grande quantité de sel est signe d'aridité et de stérilité. L'on voit donc ainsi à quel point le *polemos* midrashique, chez les gnostiques séraphiques, comme chez le mémorable Rachi, ne manque pas de sel ! C'est donc sous le signe du sel de la Sagesse que nous entreprendrons l'étude patiente de certains aspects et soubassements de ce texte redoutable.

À suivre

Olivier Thébault

Le livre complet peut être commandé par internet :

<http://www.thebookedition.com/l-evangile-de-philippe-devoile-de-olivier-pierre-thebault-p-81486.html>